

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (1859-1867)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 97-103

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de collège (1859-1867).

Sous ce titre, je pourrais mettre bien des choses, puisque, à part six ans de ministère ecclésiastique, j'ai passé toute ma vie active dans les Collèges, et c'est à l'âge de soixante-quinze ans, au moment où je prends enfin ma retraite, que j'écris ces lignes. Mais il y a Collège et Collège, ou plutôt différentes manières d'être au Collège. Sous ce nom, on peut désigner ce qu'on appelle plus communément un séminaire ecclésiastique : tel est le Collège germanique de Rome, où j'ai fait mes études théologiques, entre 1867 et 1872. C'était un internat, parfaitement réglé, où l'on étudiait beaucoup, tout en s'initiant à une vie ecclésiastique qui tenait quelque peu de la vie des religieux. Pourtant, le véritable Collège, le Collège tout court, n'était pas là, parce que, à l'âge de vingt et vingt-cinq ans, on est adulte, avec les

préoccupations et les passions de l'homme fait qui veut se plier à une discipline, mais sans être sous tutelle. Mon Collège, je l'avais fait auparavant, de 1859 à 1867, à cet âge de douze à vingt ans, qui est celui de l'adolescence et de la transformation, âge qu'on peut comparer à l'épanouissement d'une fleur, si bien que, dans l'ensemble de la vie, il s'offre plein de charmes, de poésie et de promesses d'avenir. Seulement, comme on ne dispose pas encore de soi, qu'on se sent constamment poussé, soit par les parents, soit par les maîtres, il en résulte une sorte de gêne qui empêche, sinon d'être heureux, du moins d'avoir conscience de l'être. De la sorte, les plus belles années de la vie s'écoulent sans qu'on en jouisse pleinement. Ce n'est que plus tard, quand les difficultés de la vie se sont fait sentir, qu'en y revenant par la pensée, on les apprécie à leur juste valeur, peut-être bien parce qu'on n'en voit plus que le beau côté, sans songer à l'état de sujétion dont on avait souffert. Mais ce côté avait été réellement beau, avec les illusions de l'imagination, les premiers élans du cœur, le sans souci de ses quinze ans et un genre de vie plus intellectuel, n'ayant rien de grossier ni de physiquement pénible.

Pour comprendre ces années de Collège, déjà bien éloignées, puisque plus d'un demi-siècle m'en sépare, le fait que je les ai retrouvées quelques peu modifiées au cours de mes études théologiques, puisque pendant quarante-trois ans, étant professeur et recteur, sans précisément les revivre, ce qui n'était plus possible, je les ai continuellement senties à côté de moi, chez les nombreux adolescents dont j'avais à m'occuper, ne me sera pas d'un médiocre secours, parce que mes souvenirs, loin de s'oblitérer peu à peu, s'en seront renforcés, entrant dans toutes sortes de rapprochements et de combinaisons, et s'éclairant à la double lumière d'une expérience sans cesse renouvelée et d'une connaissance de plus en plus approfondie. Pourtant, je n'entends faire ni de la psychologie, ni de la pédagogie, ni même, ce qui se comprendrait mieux, de la morale. Un peu de tout cela glissera bien entre les lignes, peut-être aussi dans le texte, à mon insu et malgré moi ; mais ce ne sera pas de la psychologie telle qu'on l'entend de nos jours et, plutôt que de la pédagogie, je désire qu'on n'y voie que le résultat de l'expérience et de la simple raison, en

dehors de toute théorie, quelle qu'elle soit ; quant à la morale, le lecteur, s'il en trouve, pourra la cueillir en passant, mais on ne la lui présentera point.

S'il en est ainsi, à quoi bon écrire ces souvenirs ? J'estime qu'il est permis d'écrire sans se proposer pour but d'apporter une contribution à la science. Il m'arrive encore à mon âge de me promener pour le plaisir de me promener ; on peut, de même, écrire pour le simple plaisir d'écrire. On sait que les vieillards aiment à revenir sur leur passé ; mes souvenirs de Collège m'intéressent, voilà tout. Et si ce qui m'intéresse en intéresse également d'autres ? Dans ce cas, j'aurai des lecteurs, sinon je n'aurai nui à personne et je ne m'en serai pas moins fait du bien. Mes lecteurs, si j'en ai, trouveront peut-être dans mes souvenirs plus qu'un simple passe-temps. On ne rencontre pas partout les renseignements dont on peut avoir besoin ; or, des renseignements, on n'en a jamais trop, surtout quand ils tiennent à ce qu'il y a de plus intime en nous, notre âme, le fond de nos pensées, nos penchants, nos passions, nos faiblesses, nos fautes, nos tentations, nos illusions, nos échecs, nos réussites, nos progrès, etc. Que je puisse fournir de pareils renseignements en matière de vie de Collège, je l'ai dit plus haut, tout mon passé et, pour mieux dire, ma vie entière le montre.

I. Transplanté de Fiaugères à l'Abbaye de St-Maurice

Né et élevé à la campagne, dans une des communes les plus reculées du canton de Fribourg, ne sachant pas même bien ce qu'est un village, car chacun, chez nous, s'étant établi sur son terrain, il n'y avait nulle part d'agglomération méritant le nom de hameau, j'étais naturellement destiné à rester paysan, comme mon père et ma mère et tous nos ancêtres. Disposant de deux domaines francs de dettes, celui qu'il s'était acquis par son travail et son savoir-faire et celui que lui avait apporté ma mère, Antoine Jaccoud, dont j'étais le troisième fils, avait de quoi occuper tous les siens et, s'il voulait se passer de domestiques, nous lui étions tous nécessaires. La vie de paysan propriétaire du sol, telle qu'on la pratiquait de temps immémorial à Fiaugères, est du reste assez belle pour qu'on n'aille pas chercher ailleurs, car elle vous offre un maximum de liberté, de soleil, de

grand air, de vigueur physique et de santé, qu'on ne saurait trop apprécier et dont on comprend toute la valeur, pour peu qu'on en soit privé.

Comment l'idée d'étudier, d'aller au Collège m'est-elle venue ? Je n'avais que douze ans quand la décision en fut prise et, chose à noter, elle vint principalement de moi. Sans doute, la chose ne m'était pas inconnue, et certains exemples me l'avaient suggérée indirectement. L'un des gros bonnets de Fiaugères, du même nom que nous et comptant vaguement encore dans notre parenté, avait envoyé, deux ans auparavant, son fils qui pouvait bien avoir quatre ou cinq ans de plus que moi, au Collège de St-Maurice ; car à Fribourg il y avait encore l'École cantonale où les gens comme il faut n'auraient jamais envoyé leurs enfants. Mais le jeune homme, qui n'avait pas le goût de l'étude, bien qu'il s'entendît fort bien en affaires, s'ennuya à mort dès les premiers jours et, au bout d'un mois, il prit la fuite ; sa mère le protégea contre la fureur de son père, un homme terrible. Comme il fallait néanmoins, vu la grande fortune de la famille, lui donner un peu d'ins-truction, on le confia quelque temps au Curé de Rue, puis au Curé du Châtelard. Ce qu'il apprit, ce fut sans doute assez peu de chose ; mais cette fois il tint jus-qu'au bout. Je me souviens très bien que pendant que le grand Alphonse était à St-Maurice, il m'était arrivé plus d'une fois de m'imaginer, dans mon lit, avant de m'endormir, que j'étais à sa place, que j'étais, moi, l'écolier mis au Collège ; cette éventualité m'attirait donc ; mes goûts étaient de ce côté, sans que, d'ailleurs, personne ne m'en eût suggéré l'idée.

A l'école, où l'on m'avait envoyé dès l'âge de cinq ans, sachant déjà lire, parce que ma sœur me l'avait appris pendant la veillée, je me trouvais être le tout premier au moins deux ans avant mon départ pour le Collège. Lors d'une visite que le vieux doyen Dunand, accompagné de quelques Curés, faisait à notre école (ce pouvait être vers 1857, car le régime soi-disant con-servateur de Charles de Riaz devait faire cesser ces visites), on me remarqua : « C'est dommage, dit le vénérable prêtre, qu'il ait de si mauvais yeux, car on pourrait le faire étudier. » Mes yeux, heureusement, ne souffraient que d'un clignement des paupières qui disparut

avec l'âge. Personne ne releva le propos, mais moi, qui avais bien ma petite personnalité, je ne l'ai pas oublié.

Le fait décisif se produisit en septembre 1859 ; j'avais alors douze ans. Un beau jour, on nous raconta qu'Alphonse Suard, notre cousin de Progens, irait bientôt au Collège. Le jeune homme avait deux ans de plus que moi, mais à l'école j'étais de beaucoup avant lui. La nouvelle m'émut profondément ; ma sœur et ma mère s'en aperçurent et se tournèrent vers moi : « Moi aussi, dis-je aussitôt, je voudrais aller au Collège ! » — « Eh bien ! conclut mon père après m'avoir fait répéter la chose, tu iras ! » La décision était grave, car il s'agissait de frais considérables et, à la maison, on aurait eu besoin de mon travail.

Nous n'étions pas hommes à revenir sur la décision prise ; chez mon père elle était réfléchie et j'y aurais mis, moi, de l'obstination. Aussi, ne fut-il plus question que des préparatifs à faire, car nous n'avions plus devant nous qu'une quinzaine de jours. Mon cousin, Alphonse Suard, aurait ainsi un camarade et son père fut enchanté de la chose. Je me souviens encore de l'entrevue qu'il eut avec mon père au sujet du Collège où nous serions envoyés. C'était un soir, devant notre maison. On parla d'abord du Collège de Fribourg qu'on venait de réorganiser, mais sans les Jésuites, et en y laissant trop d'éléments douteux. Quoique la fuite d'Alphonse Jaccoud ne fût pas propre à recommander le Collège de St-Maurice, mon père le proposa, lui, qui pour avoir fait plus de trente ans de suite le pèlerinage au tombeau des martyrs, le 22 septembre, s'était familiarisé avec le pays et en avait une bonne idée. A l'Abbaye, il connaissait le chanoine Badoud, qui nous recevrait bien. Il resta décidé que nous irions à St-Maurice, et l'on se mit aussitôt à préparer nos trousseaux.

Pour ce qui est du but de nos études, le père Suard qui ne s'en cachait point, le déclarait tout net par rapport à son fils : un homme instruit, disait-il, gagne sa vie, gagne même beaucoup, sans travailler au sens strict du mot ; sur ses trois fils, le second étudierait en vue de devenir quelque chose, un notaire si possible, tandis que les deux autres resteraient paysans. Son erreur, comme à tant de parents, c'était de ne pas tenir compte des aptitudes du jeune homme. Malgré son joli

visage et des manières moins campagnardes, Alphonse Suard n'était pas mieux doué que ses deux frères. Quelle pouvait bien être la manière de voir de mon père ? Il ne paraît pas s'en être clairement ouvert alors. En me présentant au Curé, M. Moullet, lors de la visite qu'on lui fit avant mon départ, il se contenta de dire qu'il voulait simplement me dégrossir et m'instruire un peu ; mon séjour au Collège serait d'abord de deux ans, puis l'on verrait. La même déclaration fut faite au Chanoine Badoud, quand nous entrâmes à St-Maurice. Mais sa pensée devait aller plus loin. A la maison, on me parlait quelquefois d'étudier en vue de devenir prêtre ; mon père laissait dire. Jamais nous n'avions eu de prêtre dans la famille des Jaccoud ; ma mère parlait d'un Curé d'Echalens, du nom de Sonney, qui était sorti de la sienne, mais très anciennement. Dans la commune, un certain Abbé Monney s'était fait interdire et avait très mal fini. Ce n'était, certes, pas engageant. En outre, nous n'étions pas en relations avec les prêtres ; nous ne les recevions pas chez nous et nous ne leur apportions pas des cadeaux, ce qui était une façon de se faire protéger par eux, puis de dominer. Mais, étant donné l'esprit de foi qui régnait dans la famille, une vocation n'en restait pas moins possible. Mon père, qui avait passablement voyagé, beaucoup vu et beaucoup entendu, était, je dois le dire, mystique, religieusement d'abord, ensuite, si l'expression peut convenir à un paysan, poétiquement. Aussi avait-il une grande idée de la religion, et une idée non moins grande de l'instruction ou de la science. Cela ne l'empêchait pas d'être positif, de bien gérer ses affaires, de soigner ses intérêts ; il eût été difficile d'être plus pratique que lui. Mais à côté et au-dessus du terre à terre de la vie de paysan, il entretenait des pensées d'un ordre plus élevé, ayant trait soit à la religion, soit à la vie de l'esprit. Aussi devait-il voir avec plaisir, avec une sorte d'ambition très légitime, un de ses fils se diriger de ce côté. Que ses conversations, non moins que l'héritage, m'aient développé dans ce sens, rien de plus naturel ; car il m'arrivait, le soir, lorsque tout le monde s'était retiré, de rester assez longtemps à jaser seul avec mon père, et c'est moi de préférence qu'il prenait avec lui pour aller à la foire, au marché, à la montagne, ou pour lui aider dans les travaux de drainage où il se complaisait.

En tout cas, il ne fut jamais question, pour moi, d'étudier dans un but utilitaire, et il semble que déjà alors, à mes yeux, l'étude ne s'offrait pas comme une dispense du travail, mais plutôt comme un travail autre que celui des mains. Au fond, le travail ne me répugnait pas et je m'y livrais avec ardeur, quel qu'il fût, physique ou intellectuel, pour peu qu'il répondît à mes goûts ou au but que je m'étais proposé. Travailler sans but, sans idéal qui m'attirât, ne m'eût guère convenu ; et je ne me serais pas facilement résigné à être un pur manœuvre, un simple moyen d'exécution entre les mains d'un autre. Je voulais donc, en allant au Collège, m'instruire le plus possible, soit, ce que j'entrevois déjà, en combinant mon instruction avec l'état ecclésiastique et en la consacrant ainsi à la religion, soit, ce qui eût été possible, sans que j'en eusse encore la compréhension, en entrant dans quelque autre carrière essentiellement intellectuelle. Comme je l'ai dit dans mes souvenirs d'enfance, j'avais de l'imagination et mon esprit, naturellement rêveur, travaillait beaucoup. Mais, ce qui est à noter, dans mes rêves d'avenir je ne me voyais jamais à la tête d'une famille, ni pris dans les engrenages d'une solidarité quelconque ; j'étais fait, semble-t-il, pour vivre un peu à l'écart, ce qui s'accorde très bien avec les occupations intellectuelles et dénote une assez forte individualité.

(*A suivre.*)

Mgr JACCOUD, ancien Recteur de St-Michel.